

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

VARIÉTÉS.

Une Eglise missionnaire.

SECOND ARTICLE.

II

Dans une de ses premières feuilles missionnaires, Harms dit de ses ancêtres patens, qu'ils étaient profondément attachés aux choses vieilles et que, en même temps, ils aimaient la liberté par dessus tout; aussi chaque père de famille était prince dans sa maison et y vivait d'une vie retirée, afin de pouvoir tout y conduire à sa guise. — En peignant ses ancêtres, le pasteur Harms s'est peint lui-même. On a cité différents traits qui nous le montrent, déjà comme étudiant, puis comme candidat, suivant son chemin avec une fermeté de conviction inébranlable, parfois au grand scandale de ses supérieurs. Sa vie tout entière montre que ce n'est pas par une éloquence brillante qu'on triomphe de l'opposition des hommes et des circonstances, mais bien plutôt par la persévérance silencieuse d'une volonté inébranlable.

Harms est un homme courageux, droit et loyal. Il ne sait pas ce que c'est que de se donner à moitié, et il ne peut pas non plus le supporter chez les autres. La parole de Christ : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » est pour lui si puissante que souvent il repousse ses auditeurs par l'épée tranchante de sa parole, surtout dans les discours qu'il prononce aux fêtes de missions hors de Hermannsburg. On voudrait qu'il perdît moins de vue cette autre parole : « Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous. »

Mais cette volonté inébranlable et ce dévouement ne suffiraient pas à expliquer l'influence irrésistible qu'il exerce et le succès de ses travaux. Harms est un homme de foi et de prière : c'est là son vrai secret, c'est là toute sa force. Il est, comme un en-

fant, toujours penché sur le sein de son père; il lui confie constamment ses joies et ses peines, ses espérances et ses craintes, tout ce qu'il a sur le cœur. Lorsqu'il arriva à Hermannsburg, après avoir achevé ses études et déjà converti au Seigneur, il trouva la paroisse dans un triste état. Elle ne ressemblait que trop à son pasteur, M. Harms le père, qui paraît avoir été un rationaliste et un homme du monde. Le jeune candidat fut d'abord un objet de moquerie et de dérision. Mais les âmes de Hermannsburg lui étaient chères. Il pria. Il pria d'abord seul dans sa petite chambre, puis deux ou trois personnes se joignirent à lui, puis un plus grand nombre. Tandis qu'ils priaient et chantaient des cantiques, souvent le pasteur et ses convives jouaient aux cartes dans la chambre au-dessous. Mais Harms avait foi aux promesses de l'Évangile. Il continuait à prier et en même temps il visitait les pauvres et les malades, priant avec eux, les consolant, les soulageant. Il leur devint si cher que, à la mort de son père, il fut appelé à le remplacer comme pasteur. Dès lors il continua à prier avec instances, en même temps qu'il travaillait avec fidélité, bien qu'au milieu des infirmités humaines (Jacq. V, 17); et cette paroisse corrompue et incrédule est devenue, sous la bénédiction de Dieu, la gloire du Hanovre, où son influence se fait sentir jusqu'à la capitale et jusqu'à la maison du roi.

Harms a toujours l'air souffrant — il souffre en particulier d'un rhumatisme qu'il a pris dans un fossé humide, où il était tombé et où il a dû rester jusqu'au matin — mais son esprit plein de vigueur maîtrise son corps. Il travaille sans relâche et semble se multiplier. Rien ne peut être comparé à l'intensité de son travail, que l'intensité de méditation qu'un pareil travail suppose. La nuit il ne peut dormir que quelques moments, mais il passe ses heures d'insomnie avec son cher Seigneur.

Ses paroissiens savent qu'il prie pour eux et ils prient pour lui. Il les initie à tout. Il leur raconte ce qu'il a demandé au Seigneur, ce qu'il en a obtenu; il leur demande de l'aider de leurs prières pour l'accomplissement de tel ou tel projet. Un jour il leur dit : « Il nous faut faire quelque chose pour le Seigneur. Que lui répondrons-nous s'il nous demande pourquoi nous n'allons pas porter l'Evangile, que nous connaissons, à tant de païens qui ne le connaissent pas? Nous devons prier pour que Dieu nous donne des missionnaires! » — Voilà l'origine de la maison des missionnaires de Hermansbourg.

Une autre fois il s'agissait d'une entreprise considérable. Harms avait été amené, par un concours de circonstances providentielles, à la pensée de construire un vaisseau missionnaire; mais les obstacles s'accumulaient autour de lui. « J'eus beaucoup à lutter avec Dieu dans cette affaire, nous raconte-t-il lui-même. Mes meilleurs amis combattaient mon projet, qu'ils regardaient comme insensé. Une nuit enfin, après avoir adressé à Dieu des prières ferventes et avoir remis entièrement la chose entre ses mains, je m'écriai à haute voix et du plus profond de mon cœur, en me relevant de ma prière : *Maintenant en avant, au nom de Dieu!* Dès lors je n'eus plus une seule pensée de doute ou d'hésitation. »

Le vaisseau achevé et approvisionné revint à fr. 75,000 environ, et toute cette somme fut rassemblée sans qu'il eût été besoin de solliciter aucun don. De simples paysans donnèrent mille francs, deux mille francs et même davantage. Harms avait trouvé de tous côtés l'appui le plus inespéré.

« J'ai souvent prié, dit-il aux lecteurs de son journal, mais j'ai plus souvent encore rendu grâces. Je voudrais faire pénétrer ceci dans vos cœurs, c'est qu'il n'y a point de plus grand bonheur, point de plus grande félicité sur la terre, que de pouvoir prier et rendre grâces. Oh! si vous le pouviez tous! Je suis pauvre et je vis au jour le jour; j'ai un travail dont je suis presque accablé; j'ai beaucoup souffert, par le fait de mes ennemis et aussi de mes amis; je ne connais pas le repos, ni les commodités de la vie; en outre je suis faible et un des plus

pauvres pécheurs — mais, Dieu soit loué, je puis prier et rendre grâces, et j'en ai beaucoup de sujets. Aussi ne voudrais-je pas changer ma part contre celle d'un roi. »

« Voulez-vous savoir, dit-il ailleurs, quels hommes me paraissent les plus insensés et les plus misérables? Ce sont, à mon avis, ceux qui croient que l'Eternel ne fait plus de miracles; car c'est tout comme s'ils disaient: « L'Eternel est mort et nous l'avons porté au tombeau. » — Ils sont les plus insensés, parce qu'ils croient à un Dieu mort; ils sont les plus misérables, parce qu'un Dieu mort ne peut être d'aucun secours. Oh! que *notre* Dieu est différent! Ecoutez! « Je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. »

Le journal des missions de Hermansbourg est plein de pensées semblables, et nous y retrouvons à chaque page l'homme de foi et de prière, le violent qui ravit le royaume de Dieu.

Harms aime beaucoup les enfants. Il a toujours pour eux une caresse, une parole de bénédiction; mais il sait aussi les réprimander à propos et même les corriger de sa propre main. Il leur parle comme à de futurs missionnaires, et ils sont tous élevés comme tels. En même temps qu'ils doivent s'habituer à tous les travaux manuels, garçons et filles reçoivent une excellente instruction. On est étonné de voir dans le programme des études d'un village le latin, le grec et l'hébreu, bien que sans doute ils ne soient pas pour tous. — Harms montre une grande sollicitude aux maîtres d'école, qui viennent en grand nombre le visiter. Il leur parle avec amour de leur belle tâche, en leur disant, au nom de Jésus : « M'aimes-tu, pour paître mes agneaux? »

Envers ses nombreux visiteurs, il se montre fort réservé. D'ordinaire il n'adresse pas le premier la parole. Il bourre sa pipe, fume en silence et attend. De fâcheuses expériences semblent lui avoir imposé cette réserve, qu'il sait, du reste, mettre entièrement de côté quand il le faut. S'il voit qu'il a affaire à un homme droit, son cœur s'ouvre, et l'on trouve en lui la plus vraie sympathie et les meilleurs conseils. Une

personne qui a séjourné quelque temps à Hermannsburg décrit ainsi sa première visite au presbytère : « Qu'on ne se figure pas un homme aimable, cordial, recevant bien ses hôtes. Après s'être fait attendre une demi-heure, il entra en robe de chambre, la pipe à la bouche, nous salua par un signe de tête et alla s'asseoir. Il ôta sa longue pipe, ouvrit son livre de cantiques, en désigna un qu'il entonna et chacun chanta. Puis il lut à voix à peine intelligible le Psaume cent onzième et nous l'expliqua d'un ton monotone. Je me dis, je l'avoue Il ne valait pas la peine de faire ce voyage et de renoncer à un excellent sermon de M. K., pour venir entendre quelque chose de semblable! — Mais peu à peu il s'anima, et la prière qui suivit me fit repentir de ma première impression. Comme il prie! Quand il commence par : « Cher Seigneur! » il y a dans son accent tant de confiance, tant de douce intimité, que mon cœur débordait avec ses paroles. »

On éprouve une impression semblable en l'apercevant pour la première fois dans le temple. Il n'a aucune apparence, cet homme grand et maigre qui s'avance vers l'autel. Bien qu'il ait cinquante ans à peine, son dos est voûté comme celui d'un vieillard, sa tête est toute blanche. Il commence à parler, mais d'une voix faible et monotone : il semble manquer de force pour continuer. Bientôt cependant sa voix devient plus forte, tout son être s'anime, et l'on finit par avoir devant soi le prédicateur le plus chaleureux et le plus entraînant.

Sa parole a souvent des accents prophétiques. Toutefois il est ordinairement familier et ne dédaigne pas même les expressions triviales, quand elles vont mieux à son but. On jugera de sa manière par le fragment suivant. En parlant du salut gratuit offert à tous, il apostrophe ainsi ses auditeurs, que toujours il tutoie :

« Tu dis : Mais je n'en suis pas digne... Eh! nigaud, te voilà bien avec tes maudites objections! Qui donc te dit que tu en es digne? Le suis-je, moi? Non, c'est le sang de Christ seul qui a tout fait, et cela pour toi, oui pour toi, pour moi, pour qui le veut. Sans le sang de Christ, il nous faudrait tous aller directement en enfer, dans le feu qui ne s'éteint point. Mais Christ a vu cela, il a eu

pitié de la pauvre humanité, et le voilà qui descend du ciel, qui devient un tout petit enfant à cause de toi, qui souffre la pauvreté à cause de toi, qui meurt sur une croix à cause de toi, et qui t'aime, toi indigne. Et tu ne l'aimerais pas? S'il a tout fait parce que tu es trop mauvais toi-même pour le faire, aime-le au moins, remercie-le de tout ton cœur et crois à ce qu'il te dit : c'est le moins que tu puisses faire. »

« Parfois aussi, ajoute la personne qui nous transmet ce fragment, parfois c'est admirable. Quand il parle à ses paysans de la Jérusalem d'En-haut, c'est à transporter, à donner le mal du pays, à faire tout quitter ici-bas pour courir vers ce but. Et il en est bien ainsi à Hermannsburg. Ces chers frères vivent à la lettre comme étrangers et voyageurs ici-bas. Rien de superflu dans leur nourriture, leurs vêtements, leurs maisons, mais en tout cela le strict nécessaire. C'est pour la mission qu'ils travaillent avant tout. La meilleure part est pour le Seigneur, le reste pour eux et leurs besoins. A chaque vente, le profit est versé entre les mains du pasteur. Si l'année est bonne, il y a surabondance dans la caisse des missions; si l'année est mauvaise, ce n'est pas la caisse qui en pâtit. — Le pasteur Harms disait en parlant de la porte étroite : « En- » core une chose à remarquer : elle est si » étroite, cette porte, que tu n'y pourrais » pas passer avec des sacs d'argent. Si tu » veux les avoir avec toi, envoie-les en » avant, car là où est ton trésor, là aussi » sera ton cœur. Où veux-tu laisser ton » cœur? A la Jérusalem céleste, vers les » anges, dans la cité sainte! Ecoute comme » tout y est bien! » Et là-dessus il fait une magnifique description de la terre promise. C'est toujours son sujet de prédilection. »

Ce qu'il y a de remarquable aussi dans ses discours, c'est sa manière énergique de nommer les choses par leur nom, employant s'il le faut le mot le plus grossier, sans rien accorder à la délicatesse des oreilles. Il veut présenter le péché dans tout ce qu'il a d'odieux, et non en adoucir la peinture en vue de ces mondains, qui, dit-il, « n'ont de chaste que les oreilles. » Tout en blâmant quelquefois la rudesse de son langage, il ne faut pas oublier que les apôtres, suivant en cela les traces de leur Maître, ont employé

eux aussi les expressions les plus fortes pour mettre en opposition la lumière et les ténèbres. Du reste la dureté des paroles de Harms n'a jamais rien d'injurieux, parce qu'elle ne provient pas d'une excitation passionnée, mais d'une conviction paisible autant qu'inflexible. La même observation s'applique à la controverse luthérienne qui trop souvent dépare ses discours ¹.

Sa prédication est tout à fait populaire. Quelqu'un se plaignait un jour de ce que, dans la plupart des sermons, le prédicateur seul a la parole, tandis que l'auditeur doit l'avoir aussi à son tour. Harms est un modèle à cet égard. Il établit constamment un dialogue entre Dieu et le monde, entre le pécheur et son Sauveur, de telle manière que l'attention est excitée et que la Parole pénètre plus profond.

Quant à la forme de ses improvisations, elle est toujours belle autant que vive, sans rien de tendu, de faux ou d'exagéré.

Ce que nous avons dit jusqu'ici nous a montré, en même temps que la vie du pasteur, la vie du troupeau. Nous ajouterons quelques mots sur ce dernier sujet.

« Quand un étranger arrive à Hermansbourg, dit l'auteur d'un des récits où nous avons puisé, il n'est jamais en peine d'un gîte. Chaque porte lui est ouverte. Tous les habitants, sans exception, sont heureux d'exercer l'hospitalité, ce qu'ils font sans déranger en rien leurs habitudes. Partout la table est des plus simples et l'on y reste peu. On apprend à Hermansbourg à ne pas perdre le temps. Chaque moment

¹ Harms ne se lasse pas d'établir la supériorité des doctrines luthériennes, en particulier pour ce qui concerne les sacrements. On souffre à le voir employer à de semblables discussions un temps si précieux ; on souffre plus encore à voir cet homme excellent, ce chrétien humble et plein d'amour, pousser l'exclusisme confessionnel au point de condamner, par exemple, les mariages mixtes avec les réformés aussi bien qu'avec les catholiques. Profondément convaincu qu'il est dans la vérité, il n'hésite pas à tirer toutes les conséquences de son système. Il ne semble pas, du reste, être animé de sentiments hostiles envers les réformés. Il les accueille comme des frères, et les missionnaires de Hermansbourg, malgré leur ardent luthéranisme, tendent aussi une main fraternelle aux missionnaires d'autres dénominations qui travaillent à côté d'eux.

doit y être bien employé. Ces chers frères sont dans toute la vigueur d'une vie chrétienne exemplaire, austère et pourtant joyeuse. On entend dans les champs, au village, partout, le chant des cantiques. Le pasteur Harms dit que ces chants font fuir le diable et attirent les anges. — Il suit à la lettre toutes les exhortations apostoliques. Les femmes n'osent pas prier la tête découverte, et, comme l'état de prière doit être permanent, jamais femme, ni jeune fille n'est aperçue sans avoir sur la tête un petit bonnet d'indienne ou d'une autre étoffe. Jamais un bijou, cela va sans dire, et dans les maisons ni sofa, ni chaises rembourrées, ni aucun luxe quelconque. Harms donne l'exemple d'une austère simplicité. Il dit que ses bijoux sont les cœurs nouveaux de ses enfants ; que lui, disciple de Christ, n'aime que ce que son Maître voit avec plaisir. »

La discipline est sévèrement exercée à Hermansbourg. Du reste elle doit y être bien différente de ce qu'elle est ailleurs. A vrai dire, Harms est le père de tous ses paroissiens. Il les appelle ses enfants, et ils lui tiennent lieu de famille, car il n'a jamais été marié. De leur côté, tous l'appellent cher père. Quand il entre dans une maison, chacun le reçoit avec joie, amour et respect. Les enfants vont s'asseoir à ses pieds ou sur ses genoux. Les jeunes filles lui confient leurs secrets, petits ou grands. Il est initié à la vie intérieure de chacun de ses paroissiens. Personne n'a de secret pour lui. C'est lui qui décide tout. Un enfant est-il malade, on n'appelle le médecin que sur son avis. S'agit-il de changer de domestique, c'est encore lui que l'on consulte. Sa paroisse est une grande famille, dont il est le père et le chef. Citons à cet égard un usage touchant : quand une femme sortant de couches fait sa première sortie, elle vient après le sermon s'agenouiller devant l'autel, et le pasteur lui impose les mains, la bénit et prononce sur elle une prière, accompagnée d'une exhortation.

Harms a pour principe de ne jamais quêter pour l'œuvre missionnaire qu'il a entreprise ; mais cette œuvre se recommande elle-même, et les feuilles mensuelles de missions la font connaître au loin. Comme Paul se glorifiait de n'avoir rien

demandé aux églises pour son entretien, c'est aussi pour Harms une sorte de gloire de ne rien demander et cependant de recevoir chaque année tout ce qui lui est nécessaire.

< Je n'ai heurté à aucune porte, disait-il un jour, sinon à celle du bon Seigneur Jésus, et il a répondu généreusement à toutes mes requêtes. >

Lors d'une fête de missions qui eut lieu à Osnabruck en 1858, Harms raconta plusieurs exemples de la puissance que peut avoir la prière de la foi et termina par un trait tiré de sa propre expérience.

< L'automne dernier, dit-il, je reçus de Hambourg une lettre de change de 9500 thalers ¹, à payer dans le terme de quinze jours. Je me trouvais dans ce moment à la lettre sans un sou vaillant. Je rassemblai toute la communauté pour demander avec moi au Seigneur de ne pas abandonner son œuvre dans ce moment critique. Le jour suivant arrive à Hermannsburg un maçon de Hambourg, qui, quelque temps auparavant, m'avait entendu prêcher dans cette ville. Il venait de recevoir la nouvelle qu'un de ses frères, mort en Amérique, lui laissait la somme de 10,000 thalers. Au bout de quelques jours passés au milieu de nous, il me dit qu'il ne voulait plus retourner à Hambourg.

— > Que comptez-vous donc faire ? lui demandai-je.

— > Je veux vous donner mes 10,000 thalers, et en retour vous m'accorderez une petite place dans la maison des missions. C'est là que je veux finir mes jours.

> Après avoir pu, grâce à ce secours bien inattendu, payer ma lettre de change, il me resta encore une réserve de 500 thalers. Cela ne prouve-t-il pas d'une manière bien évidente que jamais Dieu n'abandonne une œuvre entreprise en son nom, quelque désespérée que la situation puisse paraître ? >

Le journal de Harms raconte plusieurs faits analogues, dans le détail desquels nous regrettons de ne pouvoir entrer. Nous voudrions aussi pouvoir transcrire ce qu'il raconte de la manière dont plusieurs dons lui sont parvenus. C'est un cadeau de fian-

¹ Le thaler vaut 3 fr. 75 cent.

çailles remis au Seigneur pour les païens après la mort d'un des deux fiancés ; c'est une dîme prélevée chaque jour par un pauvre ouvrier sur sa paie, de telle sorte que, à la fin de l'année, il avait rassemblé 63 fr. ; c'est une collecte pour les missions, faite au nouvel-an par un guet de nuit, dans un village où jusqu'alors on ne s'en occupait pas encore, en lieu et place des cadeaux qu'il était en habitude de recevoir dans chaque maison du village. Laissons de côté ces récits et beaucoup d'autres, pour suivre Harms auprès du lit de mort d'un pauvre journalier.

Une maladie de trois semaines avait épuisé ses dernières ressources. Il venait de prendre la cène avec quelques amis, et avait joint sa voix, ainsi que sa femme et ses quatre enfants, au chant d'un cantique. Au dernier verset, le pasteur s'aperçut qu'il avait les yeux pleins de larmes. Quand ses amis se furent retirés, il lui demanda si c'était la pensée de se séparer des siens qui l'affligeait. Le mourant parut étonné de cette question.

— N'ont-ils pas le Seigneur ? dit-il d'un ton solennel. Il exaucera mes prières, il sera le père des orphelins et l'appui de la veuve. N'est-ce pas, mère, tu ne t'inquiètes pas non plus ? tu crois en Jésus !

— Oui, assurément, dit la femme ; je crois en Jésus et je me réjouis de ce que tu vas à lui. Il m'aidera à élever les enfants, et quand le moment sera venu, eux et moi nous te suivrons.

Pourquoi donc pleuriez-vous ? demanda le pasteur.

— Je pensais que, si le chant des cantiques est déjà si beau sur la terre, il le sera bien plus encore quand les anges y joindront leurs voix, et je pleurais de joie à la pensée que j'allais bientôt jouir de cette félicité.

Il fit alors un signe à sa femme, qui alla prendre dans l'armoire une soucoupe, contenant six *gros* (environ un franc). Il les prit d'une main tremblante et les remit à Harms en disant :

— C'est pour les païens, afin qu'ils apprennent aussi à bien mourir.

Le pasteur regarda la femme, qui, faisant signe de la tête qu'elle approuvait son mari, ajouta :

— C'était convenu entre nous. Nous avons

compté que, tous les frais d'enterrement payés, ces six gros étaient de reste.

— Et qu'avez-vous gardé ?

— Le Seigneur Jésus.

— Il est très bon et très riche, ajouta le mourant d'une voix faible.

Une chose remarquable, c'est que Dieu envoie chaque année à son fidèle serviteur la somme exacte dont il a besoin. Le rapport présenté à la dernière fête de missions de Hermannsbourg indique une recette de 31,133 thalers (fr. 116,750) et une dépense de 30,993 thalers (fr. 116,225).

« Le Seigneur, ajoute Harms, a accordé cette somme à la prière, et je n'ai pas été seul à prier, mais beaucoup ont prié aussi. Il savait ce que j'avais à dépenser et n'a pas manqué de me le fournir. L'année dernière, je n'ai eu besoin que de 15,000 thalers : le Seigneur me les a donnés avec 60 thalers par dessus. Cette fois, j'ai employé le double il m'a donné le double aussi, et en outre 140 thalers. »

A ces dons en argent, il faut ajouter des quantités considérables de provisions, de vêtements, de couvertures et de tout ce qui peut être utile aux missionnaires.

Les dons de Hermannsbourg figurent pour une large part dans tout cela. C'est ordinairement après le culte du dimanche soir, au presbytère, qu'on remet au pasteur les offrandes, lorsque au départ tous défilent devant lui en lui touchant la dans main. Harms leur dit qu'ils prêtent à Dieu à gros intérêt, puisqu'il leur rend au centuple ce qu'ils lui prêtent. — Ces paysans, dont les abeilles sont la principale ressource, ont de quoi donner beaucoup, parce qu'ils sont laborieux et qu'ils ne dépensent rien inutilement. On reprochait à Harms de dépouiller ses paroissiens pour la mission. « Venez voir, répondit-il, s'il y a de la misère parmi nous. Avez-vous jamais vu à vos portes un mendiant venu de Hermannsbourg ? Dans l'année de cherté qui vient de s'écouler (c'était en 1854), nous n'avons eu recours à aucune mesure particulière, et cependant personne chez nous n'a eu faim. En outre on m'a remis de 400 à 500 thalers (de 1,500 à 1,900 francs) pour des incendiés du dehors, pour une société biblique et d'autres bonnes œuvres, sur un simple avis donné depuis la chaire que je recevrais les dons

qu'on m'apporterait pour ces objets. Gloire à Dieu, qui a accompli sa promesse : Donnez et on vous donnera ; on vous donnera dans le sein une bonne mesure, pressée et secouée et qui se répandra par-dessus. » (Luc VI, 38.)

Mais ne résistons pas au plaisir de citer, en terminant cet article, deux faits racontés par Harms lui-même dans sa feuille de missions. Ils vinrent le réjouir, peu après la décision pénible qu'il avait dû prendre de renvoyer pour trois mois deux élèves missionnaires.

« On venait à peine, dit-il, d'apprendre dans le public le renvoi des deux élèves, que je vis arriver chez moi un petit garçon de huit ans. Il avait à la main un *gros* (quinze centimes) et sous le bras un livre de lecture. Il me raconta qu'il avait trouvé ce gros sur le chemin du temple, quinze jours auparavant ; qu'il avait prié son père de faire connaître sa trouvaille et que lui-même l'avait racontée à l'école ; mais personne ne s'était présenté pour réclamer cet argent. Je lui dis :

— » Que penses-tu maintenant, mon enfant ? Le gros t'appartient-il ? Veux-tu t'en acheter quelque chose ?

— » Non, me répondit-il, le gros ne m'appartient pas et je ne veux pas le garder. Je veux le donner au cher Sauveur pour les enfants des païens, afin qu'ils puissent aussi avoir un alphabet.

» Comme je continuais à l'interroger, il me raconta que j'avais dit une fois dans le temple, où son père le conduit chaque dimanche, que celui-là est un voleur qui garde quelque objet qui ne lui appartient pas, et il ajouta avec un grand sérieux :

— » Vous avez dit qu'un enfant chrétien ne doit pas être un voleur.

» Je pris le gros et remerciai l'enfant, mais il n'avait pas encore fini.

— » Est-il vrai, me demanda-t-il, que deux élèves ont été renvoyés de la maison des missions ?

» Comme je lui confirmais le fait d'un air triste, il ajouta :

— » Vous n'avez pas besoin de tant vous troubler pour cela. Vous pourrez m'envoyer à leur place. Je sais déjà épeler et j'aurai bientôt appris à lire.

» A ces paroles dites avec sérieux par le

petit bonhomme, je ne pus m'empêcher de le presser avec joie dans mes bras. Puis je m'agenouillai avec lui et je priai le Seigneur d'en faire un jour un fidèle missionnaire. — Il s'en alla enfin, mais sans bien comprendre que je ne pusse pas l'employer tout de suite.

> Bientôt après, je reçus une lettre d'un cher ami, qui a su exciter chez les enfants de son école un grand intérêt pour les missions. Depuis longtemps il attendait que les petites sommes qu'on lui remettait fissent un thaler. Maintenant la somme était complète, et il me l'envoyait. Une petite fille de neuf ans avait contribué à cet écu missionnaire en apportant chaque dimanche deux *pfennigs* (deux ou trois centimes) que sa mère lui donnait pour acheter un petit pain. Un jour la mère apporta elle-même les deux *pfennigs*. Elle avait les yeux pleins de larmes. L'enfant était malade. Sa mère lui avait dit le dimanche :

— > Aujourd'hui tu devrais manger toi-même ton petit pain!

— > Non, répondit l'enfant: si je le faisais, je ne pourrais pas être tranquille. J'ai promis à mon cher Sauveur que, aussi longtemps que tu me donnerais les deux *pfennigs*, je les donnerais le dimanche pour les *païens*.

> Comme le cœur de cette mère devait tressaillir de joie! — Ces deux *pfennigs*, disait-elle, ont pour moi une telle valeur que je ne pouvais pas d'abord, dans ma joie, me décider à les abandonner. >

Nous ajoutons avec Harms: « Une mission doit réussir, quand on lui offre de tels dons. »

Dans un dernier et prochain article, nous donnons sur cette mission quelques détails: empruntés à la feuille que nous venons de citer.

A. M.

— ♦ —
THÉOLOGIE.

—
L'unité dans le dogme.

« Jésus-Christ est l'objet de la foi ;
l'Écriture n'est que le chemin de
la vérité. »

AD. MONOD.

Le supranaturalisme a présenté la Bible comme un vocabulaire de doctrines; il en a

gardé un grand nombre, mais surtout par égard et par respect pour la forme qui les contenait. Il s'est soumis parce que Dieu avait parlé. Regardant l'idée comme l'élément le plus précieux, il s'est empressé de recevoir des idées éternelles et d'en enrichir l'humanité. Cette relation que la religion établit entre le ciel et la terre, était, pour lui, toute rationnelle; il la renouait au moyen de cette instruction sublime qui, répandue dans les livres sacrés, devait être acceptée en vertu de son origine. De là l'immense importance accordée, dans l'apologétique du supranaturalisme, aux miracles et aux prophéties. Tout le problème étant concentré dans la valeur du témoignage, il était urgent de la relever le plus possible, et, dans ce but, on s'est emparé de ces deux arguments avec lesquels on pensait tout démontrer, même à l'incrédule. Mais on avait oublié que le Seigneur et que les apôtres ne les ont point employés à cet usage, car ils savaient qu'une telle théorie méconnaît l'essence de la foi et qu'une telle logique n'est qu'une pétition de principe. Nos théologiens ne soupçonnaient pas que cette parenthèse invisible qui relie des faits naturels et constitue tout le miracle, n'est distinguée que par le croyant; ils ne se doutaient pas que l'accomplissement d'une prédiction n'est entièrement évident que pour celui qui est déjà convaincu¹. Qui s'en étonnerait? Le

¹ V. le § 14 de la Dogmatique de Schleiermacher (*Der christl. Glaube: Einl.*), qui, en ces questions, a commencé une ère nouvelle. « Tant que le besoin de la rédemption n'a pas été éprouvé, — écrit-il à peu près, car nous exposons librement « sa pensée, — tant que l'on n'a pas senti que « Jésus l'apaise, en d'autres termes, tant que l'on « n'a pas déjà la foi, on ne peut rien démontrer « ni sur la nécessité de la rédemption, ni sur la « nécessité que Christ soit l'unique Rédempteur. « Aucune preuve n'aboutira, parce qu'il y aura « toujours moyen de l'éviter. Il est clair, du reste, « que l'on arrive à cette foi par des voies fort différentes: les uns souffrent du vide de l'âme longtemps avant qu'ils comprennent que Jésus-Christ « le comble; les autres ne découvrent le premier « qu'à la vue de la perfection du second, en sorte « que les deux actes sont simultanés. » Il applique, d'abord, ce principe au miracle, qui « suppose ce « que l'on voudrait lui faire produire. S'il trouve « la foi, alors il est admis et renforce le sentiment « sur lequel il s'appuie, mais il ne saurait nullement le créer. » Il passe, ensuite, à la prophétie,